

Ma
bucket list

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre : Ma bucket list / Sylvie G.

Nom : G., Sylvie, 1972- , auteure

Identifiants : Canadiana 20190038209 | ISBN 9782897833626

Classification : LCC PS8613.O93 M33 2020 | CDD C843/.6–dc23

© 2020 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture : Anouk Lacasse

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada

| **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal : 2020

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Sylvie G.

Ma
bucket list



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure
chez Les Éditeurs réunis

Les narco-chicks, 2019

Les échangistes, 2018

Blind date : l'amour est-il vraiment aveugle ?, 2018

Je préfère qu'on soit amants, 2017

Andie a un je-ne-sais-quoi, 2017

Laisse tomber... Il est sûrement gai!, 2016

*À mon amie Michèle,
qui nous a quittés beaucoup trop vite.*

Prologue

Je m’agrippe solidement au volant de ma voiture ainsi qu’à la poignée au plafond – voilà à quoi servent ces prises en apparence inutiles – et je respire profondément pour me préparer à me hisser sur mes pieds.

Ahh!

Le pire est fait, il ne reste plus qu’à arpenter les cinq mètres qui me séparent de la clinique de soins de santé et à prier pour que ma physiothérapeute puisse me recevoir sans trop d’attente. Je marche pliée en deux comme si j’avais vieilli de cent ans durant la nuit, claudique vers ma destination et accède enfin à l’entrée. Je tire avec l’énergie du désespoir sur la poignée, mais la fichue porte ne bouge pas d’un poil. Je suis sur le point de hurler mon découragement quand l’héritier de Manhattan vient m’ouvrir.

— Mais que vous est-il arrivé ?

J’aurais préféré qu’il ne me voie pas dans cet état, mais bien franchement ma douleur est trop intense pour me soucier des apparences aujourd’hui. Je m’accroche au chambranle de la porte pour m’aider à franchir le premier pas. J’exécute les deux prochains dans la position toujours aussi sensuelle de Quasimodo, tout en agrippant le bras solide qu’il m’offre. J’ai peine à croire que je remarque la fermeté de son biceps malgré ma condition lamentable. Je réprime un cri de douleur en m’assoiant avec difficulté sur la chaise la plus près. Quand je

retire le rideau de cheveux qui me cache les yeux, je découvre l'énigmatique Jordan Thomas avec deux points d'interrogation à la place des iris. Debout devant moi, il a posé les mains sur ses hanches et demeure planté là à exposer son mètre quatre-vingts de virilité et d'élégance. Vêtu d'un pantalon kaki et d'une chemise noire, dont les manches sont roulées et dévoilent ses avant-bras, il me questionne silencieusement en me fixant tout simplement.

— Dites-moi que Carmen peut me recevoir, dis-je d'une voix suppliante.

— Carmen est en vacances pour la semaine.

— Non ! Pas maintenant, elle n'a pas le droit !

Il esquisse un léger sourire.

— Je ne comprends pas ce qu'il y a de drôle. Vous ne voyez pas que je souffre ?

— C'est difficile de ne pas le remarquer, rétorque Jordan en pivotant pour se rendre au comptoir afin d'y attraper une tablette électronique. Je vais voir si un autre thérapeute peut vous recevoir.

— Oui, je vous en prie, n'importe qui.

Il passe la prochaine minute en silence à agiter un doigt sur l'écran et à pincer les lèvres. Ce qui me donne la vague impression qu'aucun employé n'est libre. J'implore tous les saints du ciel en l'observant et je tente d'oublier la douleur qui me traverse la fesse et irradie jusqu'à mon nombril en passant par mon vagin. Quand il serre les mâchoires, le petit muscle près de son oreille bouge doucement. Il est sans contredit le plus bel homme que j'aie vu de ma vie, mais je me demande s'il n'est pas plus vieux que je le croyais, car quelques fils gris serpentent

dans ses cheveux foncés. En même temps, ça ne veut rien dire, l'ancien copain de Soleine avait la chevelure poivre et sel alors qu'il n'était même pas âgé de trente ans. Quoi qu'il en soit, sur lui, c'est sublime.

— Nous sommes en effectif réduit pour les vacances, alors il n'y a personne pour vous recevoir avant vingt heures. Et...

— Je m'en fiche! Reportez le rendez-vous de quelqu'un. Vous voyez bien que je ne peux rien faire par moi-même.

Jordan fige devant mon ton outrageusement irrévérencieux. Il ne tarde d'ailleurs pas à me rendre la pareille.

— Bien que je sois conscient que votre état demande une intervention d'urgence, sachez que je n'annulerai les rendez-vous d'aucun de mes patients pour accommoder une personne qui se pointe ici sans avis, une heure avant l'ouverture, quand elle est aussi malpolie.

— La clinique n'est pas encore ouverte? dis-je même si ce n'est vraiment pas l'essence du message qu'il m'a lancé avec un regard courroucé.

Le thérapeute soupire et délaisse la tablette électronique sur le comptoir d'accueil.

— Venez! ordonne-t-il bêtement en commençant à marcher vers la salle de traitement.

Je reste immobile à l'évaluer tandis que mes pensées vont à cent à l'heure. Je ne veux pas que ce soit lui qui m'offre le traitement, d'autant plus que la souffrance est telle que je n'ai pas pris le temps d'enfiler une petite culotte. Il m'aurait fallu lever les jambes et me pencher, à moins de venir sans pantalon. J'ai opté pour le plus logique. J'ai attrapé un sous-vêtement propre

que j'ai placé dans mon sac à main en songeant que Carmen m'aiderait à le mettre avant le traitement. Je voudrais reculer le temps et prendre une autre décision.

— J'ai soixante minutes à vous accorder. Si vous ne bougez pas bientôt, vous devrez attendre à ce soir, dit-il rudement.

L'idée de passer treize longues et pénibles heures à endurer cette douleur a raison de mes inhibitions. Je m'accroche aux appuie-bras pour parvenir à me remettre debout. Je serre les dents en effectuant le premier pas, toujours aussi penchée vers l'avant, peut-être plus que précédemment si ça se trouve. J'entends un nouveau soupir d'exaspération avant de voir de chics chaussures se matérialiser sur le plancher que je n'ai pas le choix de fixer. Jordan saisit mon poignet doucement.

— Laissez votre corps souple, ordonne-t-il d'une voix plus gentille.

Puis, avant que je réalise ce qu'il fait, je me retrouve dans ses bras en direction de la salle de traitement. Je suis partagée entre l'humiliation de ma position embarrassante et le grand soulagement de ne pas avoir à marcher dix mètres. Mes questionnements inutiles s'évaporent quand l'odeur agréable de son après-rasage me chatouille les narines. J'ai même le réflexe bizarre d'appuyer ma tête sur l'épaule de mon sauveur pour mieux respirer la peau de son cou.

Quand nous arrivons dans la pièce, le trop séduisant thérapeute déplace une chaise d'un mouvement agile du pied pour marcher plus facilement vers la table, où il me dépose délicatement. Il enlève lui-même mes deux mains que j'avais machinalement enlacées derrière sa nuque et qui ne paraissent plus vouloir le lâcher. Son regard croise le mien et s'y accroche une fraction de seconde, qui suffit à m'embraser de la tête aux pieds.

Ses yeux pers, que je ne croyais jamais voir d'aussi près, suscitent une réaction chimique en moi. J'ai l'impression de me liquéfier. Or il me ramène vite à la réalité.

— C'est votre bassin qui vous fait souffrir ?

Je me rappelle encore nettement les éclats de rire de Carmen quand je lui ai raconté ce qui m'a occasionné cette blessure. Cette fois, je ne trouve pas comique de devoir l'expliquer à ce type mystérieux à l'apparence si austère. Je me contente de bouger la tête de haut en bas pour confirmer en espérant qu'il n'aura pas besoin de tout savoir.

— Vous êtes tombée ? demande-t-il en s'agenouillant pour me retirer mes chaussures.

— Entre autres, oui.

Il lève un sourcil intrigué. Oui, ça manquait de détails, mais c'est impensable de discuter de sexe avec lui.

— Entre autres ?

— J'ai adopté une position... J'ai... En fait... Carmen a parlé de muscles sphincter, transverse superficiel et bulbo-caverneux. Est-ce vraiment nécessaire de tout répéter chaque fois ?

Après m'avoir décoché un regard surpris devant mon ton insolent, Jordan retire ma seconde chaussure et la dépose avec la première près de l'endroit où je place habituellement mes vêtements. Dos à moi, il se réfugie dans le silence pendant quelques secondes, l'air de réfléchir. J'en profite pour baisser les yeux sur le joli postérieur dont la génétique l'a doté. Dommage que ça ne se passe jamais bien entre nous.

— Quel âge avez-vous, mademoiselle May ?

Comment sait-il mon nom ?

— Vingt-neuf ans. Et vous ?

— Sans offense, mon intention n'est pas de papoter, mais plutôt de découvrir des informations que vous ne paraissez pas vouloir me donner.

Oh !

— Ce n'est pas que je ne veux pas vous les donner, mais plutôt que je n'en vois pas l'utilité quand tout est dans le dossier.

— J'essaie de gagner du temps parce que j'accepte de vous recevoir avant que mes patients arrivent. Ce serait intéressant d'avoir votre collaboration, me fait-il remarquer.

Bon, il n'a pas tort. Après tout, rien ne l'oblige à me traiter ce matin. C'est même plutôt aimable de sa part de m'accueillir quand la clinique est encore fermée. Cependant, puisque je ne sais pas précisément ce qu'a écrit Carmen dans mon dossier, c'est peut-être mieux de l'éviter. Comme je demeure muette, le thérapeute s'apprête à sortir de la pièce, probablement pour récupérer ledit dossier, mais je l'en empêche en criant :

— C'est une relation sexuelle !

Il s'immobilise, tourne la tête lentement, lève un sourcil et renverse les deux paumes vers le ciel en guise de questionnement.

— Une relation sexuelle m'a laissée avec des séquelles, dis-je en sentant mes joues s'enflammer.

— C'était une relation consentante ? questionne-t-il en revenant vers moi.

Sans doute inquiet que j'aie été violée, il adoucit ses traits. Je crois même y déceler de la désolation. Pendant un moment, je pense mentir, mais ce serait idiot puisque tout est probablement écrit dans les notes de traitement.

— Ça dépend de ce que vous entendez par là.

À l'évidence, Jordan ne comprend rien à ce que je raconte, car il hoche la tête de gauche à droite dans un nouveau soupir.

— Vous pouvez conserver votre tee-shirt, enlevez seulement votre pantalon, ordonne-t-il en s'éloignant de nouveau pour me laisser me changer.

— Je ne peux pas, dis-je du bout des lèvres.

— Je vais vous aider, suggère-t-il en avançant vers moi d'un pas décidé.

Je lève le bras pour l'intimer de ne pas approcher.

— Si ce sont bien les muscles que vous avez nommés qui causent votre douleur, j'ai bien peur d'avoir beaucoup de mal à vous soulager sans que vous me permettiez de voir ou du moins de toucher. Même palper par-dessus votre vêtement sera compliqué. Souhaitez-vous attendre qu'un autre thérapeute se libère ? Peut-être seriez-vous plus à l'aise avec une femme ?

— Non, c'est que je... je n'ai pas de culotte sous mon pantalon. Elle est dans mon sac parce que c'était trop douloureux de la mettre et...

J'ai l'impression de voir poindre l'ombre d'un sourire sur ses lèvres, mais je décrète l'avoir imaginé quand il m'interrompt d'une voix strictement professionnelle.

— Je vais vous assister sans regarder. Vous tiendrez le drap sur vous pendant que je retirerai votre pantalon. Ensuite, je monterai votre culotte jusqu'à ce que vous n'ayez plus à vous pencher pour la mettre. Ça vous convient ?

Voilà un problème de régler. Finalement, ce sera beaucoup plus facile que je l'anticipais. Ce type est peut-être froid et inaccessible, mais il demeure un professionnel plutôt délicat.



Quelle erreur d'avoir permis à cet homme de me toucher !

Allongée sur le dos, la main de mon nouveau thérapeute sur mon coccyx, son regard plongé dans le mien pendant qu'il palpe mes muscles endoloris, j'ai chaud comme si j'étais assise sur un volcan. Déjà, quand je me suis retrouvée debout devant lui en slip, le chandail accroché à mon soutien-gorge pour lui permettre de mieux évaluer les os de mon bassin, je me sentais intimidée – le mot est faible. Pourtant, Jordan paraissait réellement concentré sur son analyse. Ça n'a pas empêché mon imagination de s'emballer quand il s'est assis sur un tabouret roulant, son visage à vingt centimètres de mon nombril et de cette culotte beaucoup trop petite que j'ai attrapée sans m'y attarder. Je l'ai confondue avec une autre du même rose, à fesses pleines, alors que celle-ci me couvre à peine. En plus, la dentelle est beaucoup trop transparente pour un rendez-vous à la clinique. Dans ces conditions, l'héritier de Manhattan me murmurait des consignes simples d'une voix neutre, mais diablement chaude. Mais peut-être était-ce seulement ma rêverie qui donnait cette sensation de volupté à son ton.

— Avancez. Tournez vers moi. Contractez votre muscle. Doucement. Encore un peu. Bien. Oui. C'est parfait.

Il n'en fallait pas plus pour que je mette des images sur ces mots pourtant dénués de toute connotation sexuelle. Une fois qu'il a eu terminé, Jordan m'a de nouveau prise dans ses bras pour me redéposer sur la table. Dans cette tenue, j'étais encore plus troublée qu'il me tienne contre lui. Ce n'était toutefois rien par comparaison à maintenant.

Coincée contre son corps, je voudrais demeurer ici pour le restant de ma vie. Je ne sens plus tellement la douleur, même s'il n'a rien fait pour me soulager de cette contraction inhabituelle

des trois muscles en cause. Selon lui, et d'après Carmen également, ils ont subi une agression de laquelle ils ne se sont pas encore remis. C'est un constat auquel j'étais moi-même parvenue avant de venir ici.

— Vous devez vous détendre, m'explique Jordan, tandis qu'il place une main au bas de mon dos pour me tourner vers lui d'un doux mouvement.

Comme je ne réponds pas, il cherche mes yeux pour confirmer ma compréhension. À défaut de m'exprimer, je lui offre un battement de cils. Ainsi, Jordan Thomas entraîne mon corps sur la table, en positionnant une main sur ma hanche et une autre sur ma cuisse, jusqu'à ce que mon abdomen touche le sien, chaud et ferme. Puis il déplace ses deux mains. Je ne saurais dire où précisément, car je suis concentrée sur la chaleur qui se répand dans tout mon être. Pour une raison sur laquelle je préfère ne pas m'interroger, son visage se retrouve à quelques centimètres du mien quand il s'installe pour sa manipulation, *strictement thérapeutique*, dois-je me répéter. Jordan doit sentir ma respiration s'accélérer, car il exige d'une voix vachement suave au creux de mon oreille :

— Respirez normalement, calmement.

Plus facile à dire qu'à faire!

Pour m'aider, je laisse mon esprit vagabonder vers ce soir où tout a commencé.

Attablées depuis deux heures chez Tre Colori, mes amies et moi avons abusé du bon vin que nous a suggéré Joey, le sympathique propriétaire du restaurant. Si cette soirée entre filles me fait le plus grand bien, j'admets que la conversation a pris une tournure inattendue. Soleine et Annie-Ève sont célibataires, alors les beaux mecs et leurs aventures excitantes meublent souvent nos discussions. Or, ce soir, c'est plutôt de ma vie ennuyeuse de femme mariée dont nous parlons. Selon Soleine, mon existence manque de piquant. Elle n'a pas tort, être en relation avec le même homme depuis quinze années s'avère parfois monotone et routinier, mais j'aime l'idée de retrouver Nicolas lorsque je reviens chez moi après une longue journée au travail. Se satisfaire du confort d'un foyer est difficile à concevoir pour des filles qui font sans cesse la fête et qui vont de rancard en rancard, mais pour moi il représente une douce stabilité.

— Nic finit souvent tard, c'est normal qu'il n'ait pas envie de sortir en revenant, dis-je en déposant mon verre d'amarone, que la serveuse s'empresse de remplir.

— Est-ce qu'il participe un peu plus qu'avant aux corvées ménagères ? s'enquiert Annie-Ève tout en hochant la tête pour remercier la dame.

Soleine qui s'esclaffe lui offre la meilleure réponse. Je lève les yeux au ciel avant de prendre la défense de mon mari.

— C'est simplement qu'il est de la vieille école ; les hommes sont les pourvoyeurs et les femmes s'acquittent des tâches de la maisonnée.

— Sauf que c'est toi qui rapportes le plus d'argent ! soulève Soleine en repoussant ses cheveux blonds derrière son épaule. Rappelle-nous depuis combien de temps il est en arrêt de travail ? Ça devrait être la moindre des choses de préparer le repas au lieu de perdre son temps à regarder la télévision en attendant que tu reviennes de chez tes clients.

— Arrête de t'acharner sur lui. Nic travaille, c'est juste qu'il ne peut plus aller sur les chantiers pour un certain temps. D'ailleurs, il arrive à la maison plus tard que jamais.

Je capte un échange silencieux entre mes copines. Probablement que Soleine a transmis par télépathie à Annie-Ève que je mens pour le défendre. Selon elle, Nicolas est paresseux. Soleine et Nicolas ont toujours été comme chien et chat. Chaque fois que je lui demande pourquoi elle le déteste autant, elle répond que c'est une question de *feeling*. Elle ne tarit pas d'insultes à son sujet. C'est vrai qu'il préfère regarder un match de hockey ou de football avec ses copains plutôt que de travailler, mais qui n'aime pas s'amuser dans la vie ? Et puis, c'est la vérité, il met énormément d'énergie au boulot dernièrement, même si ce n'est pas physiquement comme auparavant.

— Puisqu'il travaille autant, comment se fait-il que ton merveilleux mari ne t'offre pas un peu plus de luxe ? relance Soleine devant la mine amusée d'Annie-Ève.

— Je n'ai pas besoin de son argent pour me payer ce que je veux ! dis-je sur un ton insulté.

Par chance, Joey, notre Italien préféré, vient interrompre notre conversation.

— *Hey, ladies! How is it going? How is the wine?*

— Le vin est délicieux, bien meilleur que la discussion, dis-je en servant une grimace à Soleine.

— Laissez-moi deviner... Vous parlez des hommes, *right?* J'espère que vos maris et amants vous traitent bien?

Avant que Joey obtienne notre réponse, un client tape sur son épaule pour attirer son attention. Le temps de s'excuser auprès de nous, le restaurateur nous quitte déjà, laissant derrière lui un nouveau sujet à débattre.

— Tu vois, c'est justement le problème, Shana, recommence Soleine. Non seulement Nic ne te traite pas comme tu le mérites, mais en plus tu travailles sans arrêt et tu ne sors jamais. Tu passes ta seule journée de congé chez tes parents ou les siens à jouer aux cartes ou à je ne sais quelle occupation de gens âgés. N'aurais-tu pas envie de folies une fois de temps en temps? À quand remonte ta dernière virée au spa? Ton dernier spectacle? Ton dernier voyage? Oh! C'est vrai. J'avais oublié: tu n'es jamais sortie de Chambly!

Mon amie exagère, mais tout n'est pas faux. C'est vrai qu'il y a des jours où je souhaiterais que Nicolas soit plus romantique, qu'il accepte de voyager et qu'il me surprenne avec des activités inusitées, mais ce n'est pas dans sa nature d'être spontané. En plus, il a peur de l'avion et a horreur du théâtre. À vrai dire, ses intérêts se limitent surtout aux sports à la télé.

Je réalise que cette conversation me dérange surtout parce que ma copine a raison. Par moments, lorsque je m'arrête pour regarder ma vie, je ressens de la déception. Chaque fois, je ramène mon attention sur ce que j'ai plutôt que sur les manques pour

me redonner le moral. Je me dis que c'est probablement l'aube de la trentaine qui vient avec une crise quelconque. Annie-Ève a sûrement capté mon émotion, car elle prend ma défense.

— L'important, c'est que sa vie corresponde à ses attentes, Soleine, pas aux tiennes. Et puis, j'imagine que si son beau Nic la garde si précieusement à la maison, c'est qu'ils passent leur temps à s'envoyer en l'air, plaisante la croqueuse d'hommes du groupe. Je parie que ton mari est une bête de sexe.

Je fuis la discussion en me plongeant le nez dans mon vin.

— Non ! comprend Soleine. Ne me dis pas en plus qu'il ne s'acquitte pas du rôle le plus important qui lui revient.

— Et le plus intéressant ! renchérit Annie-Ève.

J'ai toujours laissé les filles me raconter leurs histoires de sexe sans rentrer dans les détails de mon côté parce que leurs vies sont bien plus palpitantes que la mienne. Elles ne comprendraient pas ce à quoi ressemblent nos ébats après quinze ans. Je songe que c'est inutile de tenter de leur expliquer ce qui se cache derrière cette baisse de libido que connaît Nicolas, mais quand je capte un échange silencieux entre elles je n'ai pas le choix de me justifier.

— Nous avons essayé d'avoir un enfant pendant deux ans. À force de baiser trois fois par jour sans parvenir à atteindre notre objectif, Nicolas a commencé à sentir la pression. Vous pouvez comprendre ça, non ?

— Non ! rétorque Annie-Ève du tac au tac. Oui, c'est décevant, mais toi, Shana, as-tu réellement perdu tout désir sexuel ?

Bien sûr que non.

— Tôt ou tard, les besoins refont surface, poursuit-elle en déposant sa fourchette. Un homme normalement constitué n'arrête pas d'avoir envie de faire l'amour à sa femme pour si peu. À moins que tu m'apprennes qu'il a des problèmes érectiles en raison d'une maladie...

— Il n'a pas de problème érectile. Je dis juste qu'on ne fait pas l'amour aussi souvent qu'avant.

— Ah! lâche Soleine dans un soupir de soulagement. Je pensais que tu allais m'annoncer que vous en étiez à baiser une fois par semaine comme ces couples sans passion.

Me voilà à prendre une nouvelle goulée de vin pour fuir les yeux interrogateurs de mes copines.

— Quoi? réagit Annie-Ève la première.

En fait, elle est la seule à réagir. Soleine, elle, reste muette et m'observe, paraissant vouloir lire dans mon esprit, à en juger par les petits plis entre ses yeux bleus vrillés aux miens.

— Nic est stressé à cause de l'acquisition de sa nouvelle entreprise et, en plus, il est blessé au bas du dos. Je suis convaincue que d'ici quelques mois les choses seront revenues à la normale.

— Quelques mois! s'exclame Annie-Ève. Et que fais-tu pendant ce temps? Tu as un amant?

Je lève les yeux au ciel.

— Ben quoi! Tu as vingt-neuf ans, Shana. Vas-tu passer ta vie avec un vibreur?

Soleine continue de m'analyser en silence. Je me demande quelle mouche l'a piquée tout à coup.

— Vous avez...

— Nic te trompe, lâche soudain Soleine, coupant la parole à notre amie par la même occasion.

— Ne sois pas ridicule, tempère Annie-Ève lorsque je pose les yeux sur la table pour en retirer une mousse imaginaire.

— Je ne vois pas d'autres explications, insiste Soleine. Ce n'est pas normal qu'un gars de trente-deux ans, en parfaite santé, sauf un soi-disant problème de dos, prend-elle soin de préciser, n'ait pas envie de faire l'amour à sa femme plus qu'une fois ou deux par mois.

— N'exagérons rien, dis-je en riant faussement.

— Alors combien de fois mensuellement ? demande Soleine en me défiant du regard.

Trois.

— Plus, dis-je simplement.

— Je le savais ! s'exclame Soleine en tapant solidement la table du plat de la main quand elle me voit lisser la nappe déjà parfaitement pressée.

Après moult tentatives pour me défilier, je finis par expliquer à mes amies que, même si je déteste l'avouer, cette idée m'a aussi traversé l'esprit dernièrement.



En voyant mon air abattu, Joey a commandé une bouteille d'Asti La Selvatica, mon digestif préféré, et est venu boire un verre avec nous pour papoter de la vie. Manifestement, il a compris la raison pour laquelle j'ai le moral dans les talons parce qu'il a érudé le sujet des hommes, des femmes et des relations qui les unissent. Il s'est contenté de répondre à nos questions sur

l'Italie, un pays que je rêve de visiter. Il s'apprête à retourner vaquer à ses occupations quand un client passe à proximité et attire son attention.

— Jordan! Comment vas-tu? s'enquiert-il en se levant pour accueillir l'homme séduisant qui empoigne sa main. Es-tu seul?

Le client confirme silencieusement.

— Ta cuisine est-elle encore ouverte à cette heure, Joey? demande le type franchement choyé par la nature.

— Bien sûr! Je te trouve une table, mais d'abord laisse-moi te présenter Soleine, Annie-Ève et Shana, dit Joey en pivotant tour à tour vers chacune d'entre nous.

L'homme hoche la tête pour une salutation commune et discrète tandis que je l'analyse. Peut-être est-ce sa tenue sobre, pantalon et chemise noirs, qui donne cette illusion, mais il dégage une aura de mystère fort attirante. Après avoir affiché un mince sourire, il souffle gentiment :

— Bonne soirée, mesdames!

Sans plus de cérémonie, il se tourne et suit Joey vers une banquette.

— Miam! lâche Annie-Ève en se léchant les lèvres. J'en veux un pour emporter.

Ce qui nous soutire un éclat de rire que je tente de réprimer, vu que la cible de notre attention a les yeux rivés sur moi en s'assoyant à sa table.

— Ne regarde pas, dis-je telle une ventriloque quand j'aperçois que Soleine veut se tourner vers lui.

— Mais qui est ce type ? demande Annie-Ève qui entortille une de ses mèches brunes autour de son index tandis qu'une lueur lubrique s'invite dans ses iris.

— J'imagine que vous obtiendrez toutes les réponses à vos questions en interrogeant Joey. Il semble bien le connaître.

— Ça y est ! J'ai un nouveau fantasme, nous annonce Annie-Ève en s'éventant avec sa serviette de table. Vous ne trouvez pas qu'il ressemble à un riche héritier de Manhattan qui se déplace en jet privé ?

— Oui ! s'emballe Soleine, tandis que je souris devant leur enthousiasme. Wow ! Partir de New York pour venir manger chez Tre Colori ; la pizza de Joey est vraiment la meilleure du monde.

Je comprends exactement ce qu'elles veulent dire. Cette prestance assurée et intimidante, jumelée à une masculinité frappante, suscite le respect certes, mais il dégage aussi un *sex-appeal* indiscutable. Le genre d'individu dont rêvent la plupart des femmes, je suppose.

Après s'être remises de leurs émotions, Soleine et Annie-Ève se sont donné une nouvelle mission : enquêter sur la fidélité de mon mari. Elles suggèrent une filature en bonne et due forme.

— Arrêtez, les filles, je vais demander à Nic.

— Bien sûr que non ! répond Annie-Ève. Tu crois que s'il te trompe...

— Il la trompe, la coupe Soleine.

— ...il te l'avouera ? poursuit Annie-Ève sans se laisser distraire. Ton mari a beaucoup trop à perdre.

— Si Nicolas ne m'aime plus, il ne perd rien du tout.

— Shana, reprend Soleine plus doucement, s'il est infidèle, c'est qu'il n'a pas l'intention de te laisser. Ce qui constitue la meilleure preuve qu'il sait qu'il a tout à perdre.

— C'est vrai, renchérit Annie-Ève. Tu es brillante et ultra jolie. Tu as une carrière de rêve et une clientèle qui s'arrache tes services. Tu gagnes plus que nous deux réunies. Tu crois réellement qu'il voudrait te quitter au risque de se retrouver seul ?

— Sans aucune femme pour cuisiner, poursuit Soleine. Qui fera le ménage et la lessive ? Qui payera les comptes et jouera à la deuxième maman pour le pauvre petit ?

Plus elles parlent, plus je sens mes épaules s'alourdir. Je déteste ce que j'entends parce que Nic et moi nous sommes disputés pas plus tard qu'hier sur le sujet. Je fais tout, au point où parfois j'ai l'impression de partager la maison avec mon adolescent. Je cale mon verre d'un coup sec et demande :

— Alors qu'est-ce que je dois faire ?

— Fouille dans ses contacts, écoute ses conversations, suis-le, surprends-le en arrivant au boulot sans t'annoncer, suggère Annie-Ève.

— C'est ridicule !

— Annie a raison, l'appuie Soleine. Si tu veux la vérité, tu dois la chercher.

— D'accord, dis-je même si je pense que c'est un peu excessif. Et si je ne trouve rien ?

— Tu trouveras, réplique Soleine.

— Et si ce n'est pas le cas ? dis-je à nouveau.

— Alors on prendra les grands moyens, affirme Annie-Ève.

— C'est-à-dire ?

— Nous engagerons une prostituée.

Quelle proposition absurde ! Je fixe Annie-Ève, les yeux écarquillés. Devant mon air stupéfait, mon amie m'explique qu'une fille à son boulot doutait de son mari depuis un moment et qu'elle a engagé une testeuse de fidélité qui met ses services au profit des épouses en quête de vérité.

— Je comprends que pour certains hommes une telle solution est peut-être nécessaire, mais je ne soupçonne pas Nic de me tromper avec n'importe quelle femme. Je pense juste qu'il pourrait avoir rencontré une *autre* femme.

— Si tu veux mon avis...

— Non, je ne suis pas certaine de le vouloir, dis-je sans laisser Soleine terminer sa phrase.

Elle rigole et poursuit quand même.

— ... je crois que ton *douchebag* échouera à ce test. Comment fonctionne le guet-apens ? s'enquiert Soleine à l'attention d'Annie-Ève.

Notre amie raconte alors que la plupart du temps la testeuse de fidélité traque les hommes sur les réseaux sociaux parce que bon nombre d'individus infidèles sont très actifs sur les différentes plateformes. Je sais déjà que ce n'est pas le cas de Nicolas, mais je ne dis rien. Sinon elle trouve un autre moyen pour entrer en contact avec lui, souvent avec l'aide de la cliente qui connaît ses allées et venues, nous explique Annie-Ève. La testeuse de fidélité donne ensuite rendez-vous au mari dans un restaurant ou un bar, idéalement près d'un hôtel, afin de pouvoir vite passer aux

choses sérieuses si elle sent que le poisson mord à l'hameçon. Ce qui est encore improbable, car Nicolas est plutôt du genre *old school*, il ne coucherait jamais avec une femme dès les premières rencontres.

— Finalement, ils vont dans la chambre et s'envoient en l'air le temps que ça prend pour fournir les preuves à l'épouse, conclut Annie-Ève.

— Comment la cliente peut-elle savoir que son mari a échoué au test? Elle reçoit un échantillon de son sperme? demande Soleine très sérieusement.

Cette fois, je ne me retiens pas de rigoler comme une cinglée. Ce qui me vaut un coup d'œil appuyé de M. Manhattan – Jordan, si j'ai bien saisi –, assis seul sur une banquette à manger des manicottis accompagnés d'un verre de vin rouge. Je reviens vite à mes amies quand Annie-Ève continue.

— La testeuse de fidélité porte un micro, et comme plusieurs femmes demandent aussi à voir la rencontre, elle met un collier qui contient une caméra.

Je m'esclaffe de plus belle. Cette conversation est de plus en plus burlesque. Pourtant, mes copines me fixent, silencieuses et plus sérieuses que je ne les ai jamais vues.

— Ce ne sera pas nécessaire, dis-je en posant ma main sur ma bouche pour réfréner ma folle envie de me bidonner lorsque je remarque que M. Manhattan me jette une nouvelle œillade. C'est intéressant de savoir que de tels services existent, mais non merci.

C'est donc sur cette note bizarre que se termine notre soirée de filles. Même si les dernières minutes m'ont bien fait rire, j'admets avec du recul que ma sortie ne m'a pas apporté la

bonne humeur habituelle. Je suis au moins heureuse d'avoir pu en discuter. Mes amies ont raison sur un point : ma vie n'a pas tourné comme je l'espérais et il est temps d'y voir.



En arrivant à la maison, je suis déçue de ne pas y trouver Nicolas, car j'ai la furieuse envie de clarifier cette affaire. Dans le meilleur des scénarios, la situation entraînera une bonne discussion et nous remettrons le train sur les rails. Dans le pire des cas...

Non, je préfère ne pas y songer.

J'avais averti mon mari de ne pas m'attendre parce que d'habitude je reviens tard quand je sors avec les filles. Alors il en a profité pour travailler. Toutefois, le sujet de la conversation m'ayant retiré l'envie de festoyer, il est seulement vingt-trois heures quand j'entre chez moi. C'est tôt pour terminer une soirée entre amies, mais tard pour être encore au bureau si nous y sommes depuis six heures du matin. J'envoie un texto à Nic et je me rends sous les jets de la douche en songeant à une stratégie pour amorcer la discussion. J'imagine que j'irai selon l'inspiration du moment parce que je ne vois pas de façon d'aborder le sujet sans que ça se termine par une nouvelle prise de bec.

Je ferme le robinet, m'enroule d'une serviette et attrape mon cellulaire. Pas de réponse. J'opte pour appeler au bureau. C'est son comptable qui décroche à la première sonnerie.

— Salut, Erik. Tu as vu l'heure ? Tu devrais rentrer pour te reposer, dis-je dès qu'il prend l'appel.

— J'étais sur mon départ. Il y avait de petits détails qui m'auraient empêché de dormir si je ne les avais pas réglés avant de partir.

— Je comprends. Nic est dans les parages ?

— Non, il a pris congé autour de dix-sept heures, m'annoncett-il sans hésiter.

La colère me submerge d'un coup en réalisant que je suis partie pour mon souper autour de dix-huit heures trente. La route entre le bureau de Nic et la maison est d'à peine cinq ou six minutes en voiture. Lors de mon départ, il aurait donc dû être de retour depuis bien longtemps, même s'il avait décidé de s'arrêter en chemin pour mettre de l'essence ou faire une autre course. L'idée qu'il puisse m'être infidèle commence de plus en plus à s'incruster dans mon esprit.

— Shana ? m'interpelle le comptable au moment où j'aperçois des phares illuminer le salon.

— Je suis désolée. J'avais oublié qu'il avait prévu une sortie. Justement, il arrive. Merci, Erik. Bonne soirée.

Je coupe aussitôt la communication. Pendant que mon mari se gare, je songe qu'il a peut-être changé ses plans, tout simplement. Après tout, c'est jeudi soir, ce serait normal qu'il ait envie de sortir de son côté. Je me rends dans la chambre pour enfiler une nuisette en attendant qu'il entre.

— Shana ! Qu'est-ce que tu fais ici ?

— Aux dernières nouvelles, je suis propriétaire de cette maison, tu t'en souviens ? dis-je un peu plus bêtement que je l'aurais espéré.

C'est ridicule que mes amies aient réussi à me mettre cette histoire d'infidélité dans la tête au point où je ne lui accorde même pas le bénéfice du doute. Je souris pour compenser mon manque de délicatesse.

— Oui, rigole Nic en venant vers moi pour m’embrasser.

Sa bouche goûte la bière.

— Et toi? D’où arrives-tu? dis-je en marchant vers la salle de bain pour me brosser les dents et ainsi donner de la légèreté à la conversation.

— Je croyais t’avoir dit que j’allais rester au boulot, répond-il en retirant son tee-shirt.

Le sang me monte à la tête sous le coup des battements de mon cœur qui atteignent un rythme anormalement élevé. Mes mains tremblent un peu quand j’enduis ma brosse de dentifrice. Je le regarde ôter son jeans du coin de l’œil en songeant à comment formuler ma prochaine question sans crier.

— Tu rencontrais des clients? dis-je tandis qu’il jette son pantalon à côté du panier à linge sale – étirer le bras trois centimètres plus loin serait assurément trop forçant.

— Non, j’avais de la paperasse à terminer. Je suis resté au bureau toute la soirée, soupire-t-il en ouvrant les jets de la douche.

Par chance, l’eau fait du bruit, car Nic pourrait sûrement entendre mon cœur taper solidement contre ma cage thoracique. Je m’observe dans le miroir pour vérifier si mon visage est le reflet de mes pensées. Je suis partagée entre hurler ma rage ou attendre d’avoir des preuves pour l’affronter. Je me souviens des paroles d’Annie-Ève. « Tu crois que s’il te trompe il te l’avouera? » Elle a raison. J’y vais pour les preuves.

— Oui, bien sûr, je viens de réaliser que tu portais des vêtements trop décontractés pour un rendez-vous d’affaires, dis-je en m’étonnant du calme de mon intonation.

Je récupère son cellulaire sur le comptoir pour prétendre avoir besoin de m’en servir.

— Qu'est-ce que tu fais ? demande Nic en ouvrant la porte de douche en catastrophe.

Son empressement à sortir lui vaut de faire glisser le tapis et de se retrouver les jambes écartées, puis le genou au sol, le nez à la hauteur de mon nombril pour m'arracher son téléphone des mains. Surprise de cette façon précipitée de venir vers moi, je fige une fraction de seconde et l'analyse. Son corps ruisselant sur le plancher de la salle de bain, ses yeux sortis de leurs orbites et ce sourire idiot destiné à se redonner une contenance quand il réalise qu'il aurait pu se tuer pour récupérer son appareil devraient m'amuser, mais non, je suis encore plus furax.

— Je veux vérifier une adresse sur Internet, dis-je en reprenant son cellulaire. Quel est ton code ?

— Pourquoi n'utilises-tu pas le tien ? demande-t-il en tentant de me le subtiliser.

Je me détourne légèrement pour l'en empêcher. Voilà le premier indice probant. Selon Soleine, s'il refuse que j'utilise son téléphone, c'est qu'il a quelque chose à cacher.

— La batterie du mien est à plat. Alors ? dis-je en regardant tour à tour l'écran sollicitant les chiffres magiques et l'eau qui dégouline de son pénis comme un compte-gouttes créant une flaque entre nous.

— Tu ne peux pas prendre ton ordi ?

Sérieusement ?

Je suis sur le point de sortir de mes gonds. Je m'efforce de me calmer et souris hypocritement en répondant :

— Oui, bien sûr, je pourrais monter à l'étage, ouvrir mon ordinateur et lancer Internet, mais puisque ton cellulaire est dans ma main et que j'aurai l'information espérée en moins de quinze secondes, ce serait idiot, non ?

Nicolas étire le coin de la bouche en un sourire raté. Alors que je me dis que c'est impossible qu'il ne me laisse pas l'employer, il me surprend encore. Il saisit le téléphone, retourne dans la douche aussi vite qu'il en est sorti et pianote ce code qui me sépare de la vérité.

— Dis-moi ce que tu as besoin de savoir et je vais le chercher pour toi, propose mon idiot de mari tandis qu'il protège son écran de l'eau qui l'éclabousse.

J'ai beau le voir de mes yeux, je n'arrive pas à le croire. Ce n'est pas encore une preuve tangible, mais ça s'y apparente sérieusement. Mais la vérité, je l'aurai bientôt. Oui, cette testeuse de fidélité aura mon coup de fil... dès demain matin.